

MUET

Pascal Rueff



L'ÎLE DE T.

Il est des sujets difficiles, retors. Des sujets qui ne veulent pas jouer le jeu. Qui n'en ont pas les moyens. Des taiseux.

À mon retour d'un premier séjour d'un mois dans la banlieue de T. (on verra comment c'est devenu une initiale), mon expérience de preneur de son en avait pris un coup.

Avec émotion, j'en témoignais durant le festival *Longueur d'ondes*, en décembre 2006 : je ramenaï d'Ukraine des giga-octets de son qui ne voulaient rien dire de ce qui me taraudait dans le retour. Que je ne savais pas relier à l'expérience vécue là-bas. Que je ne savais pas faire parler.

Il faudrait un texte et un spectacle pour le partager. J'allais changer de métier.

Trois ans plus tard, après des détours curieux, je repartais pour un quatrième séjour dans la région de Tchernobyl, avec à nouveau des micros et, en tête, une tout autre approche du *taiseux*.

2006

Vu de loin, Tchernobyl pour moi, c'était l'horreur sidérante de *La Supplication*, collectage dans les années 90 de la parole des contemporains de l'Accident, d'emblée perçu comme une nouveauté pour la conscience : un mal invisible dispersé sur des territoires considérables.

2

Au présent, c'était l'enjeu d'en contrôler l'effet d'épouvantail (bataille de chiffres et de ressentis), tant l'énergie nucléaire s'avérait toujours, au tournant du millénaire, un pis-aller puissant. Tant l'explosion de Tchernobyl semblait précipiter *subito* quarante ans d'anxiété profonde, sorte de point d'orgue à la Guerre Froide. Comme si la destruction du réacteur numéro quatre, en nous sortant du fantasme –à revers de la guerre atomique–, nous en donnait, du coup, un échantillon réel.

Sur place, ce printemps 2006, rien ne ressemblait pourtant au livre de Svetlana Alexievitch. Son talent n'était pas en cause. Le temps avait passé, les Ukrainiens réclamaient d'oublier. La radioactivité ne faisait pas de bruit, sinon traduite par le dosimètre, parfaitement binaire. Avril, surtout, tirait des draps frais sur six mois d'inconfort hivernal et de réclusion, et les habitants de Volodarka, à quarante-cinq kilomètres de l'épicentre, nous témoignaient une fraternité comme on en rêve désormais dans nos pays "sécurisés".

Quinze artistes Français venaient rendre hommage aux morts, mais pour les vivants, riverains de Tchernobyl, cette visite de quelques semaines pouvait paraître plus étrange, en somme, que la métaphysique de l'accident.

J'interviewais Sergeï, la quarantaine, qui se souvenait des convois de vaches évacuées par camions au printemps 86, mais déplorait que les médicaments



pour sa fille soient encore si chers. Quant à savoir pour quelle maladie, c'était entrer déjà dans la nébuleuse de T., celle qui le faisait s'interrompre au détour d'une phrase, par crainte, disait-il, qu'on ne vienne lui brûler sa maison. Et je n'en saurais pas plus.

Je suivais l'enterrement d'un homme et, ce jour-là, comprenais qu'il fallait baisser la tête pour joindre au cortège les bonnettes incongrues de mes micros, et entrer en empathie avec ce mort dans son cercueil ouvert, ce mort de Tchernobyl -forcément- que la foule descendait dans le sable. L'appareil enregistreur s'arrêtait sans raison à l'entrée du cimetière (bouleaux, tables à pique-nique et croix bleues) et ça n'avait déjà plus tellement d'importance. Viera, la voisine, nous balançait ses chansons dans le petit bureau de l'école où son gardien de nuit de mari venait s'assoupir. Les gosses nous racontaient leurs salades, marchandaient des trucs, des minutes de compagnie. Natacha tentait de nous expliquer comment la maison de sa grand-mère venait de brûler -un accident- et qu'il lui fallait des culottes. L'interprète n'y suffisait jamais.

Nous reluquions les boîtes, les alcooliques et les vaches pour tâcher d'y reconnaître les signes du *mal*. Il aurait fallu gratter la crasse. Et l'on ne s'intéressait bientôt plus qu'aux sourires, énormes (dans la catastrophe mentale où nous étions), à la curiosité que notre présence suscitait, à échanger des clopes, à boire ensemble. À négocier avec nos trouilles pour manger un oeuf, un cornichon, une tomate.

4

Les micros ne gênaient pas les villageois : ils croyaient que c'était un dosimètre. Ils me faisaient signe de mesurer leur cour et la paille. Je disais "mikrophon", je sortais le dosimètre (la poche poitrine, avec le passeport) et je leur montrais sur l'écran la valeur, raisonnable : "nié pproblem". Au village, pas de problème. Je souriais, content pour eux. Content que ces mots-là (*katastrof, radiatssi, pproblem*) nous soient communs.

J'enregistrais, de nuit, les rossignols, convaincu qu'ils avaient perdu la boule. J'enregistrais la pluie. J'enregistrais l'absence de bagnole. De très longues minutes sans un moteur. Tchernobyl parlait en creux, en négatif. Je ne le comprenais pas. J'enregistrais. J'étais là pour ça.

J'enregistrais Marina parce qu'elle parlait français et qu'à l'âge de trois ans (elle en avait vingt et son père venait de mourir d'un quelque chose au cœur), elle avait dû quitter Pripiat à la va-vite, quarante-huit mille habitants à deux kilomètres au nord de la centrale tout juste explosée.

J'enregistrais Lucie, photographe française embarquée comme moi dans cette affaire, un soir qu'elle venait de se faire chambouler par le récit de Vassia, mari de Viera et ancien *liquidateur*, comme on appelle celles et ceux qui se coltinèrent le problème de Tchernobyl.

Vœu pieux : comment *liquider* le problème ?

Vingt ans après, le problème m'apparaissait monstrueusement muet. Mutique. Bouche bée.

Ou déjà radoteur. Touristique dans quelques cas.

Il fallait le ricochet de l'émotion de Lucie, touchée au cœur, pour traduire quelque chose des contrastes qui nous troublaient sans bruit dans la banlieue de l'épicentre :

- La plaine est belle, elle est sale.
- Ce pont sur la rivière est fermé.
- On chante à table, les champignons sont délicieux. Tu as peur ?
- Ce village est propre, le suivant est mort.

La catastrophe avait vingt ans, ce n'était que le premier millimètre de sa très longue carrière. La durée de vie du plutonium²³⁹, irréductible, me fascinait : deux cent quarante mille ans¹. Neuf mille générations d'*homo sapiens*.

Il fallait entrer, chacun, dans son propre trouble et patouiller dans nos remuements.

J'enregistrais un muet et, bien sûr, on n'entendait que ses contours : un village, cinquante ans en arrière. Presque une réserve.

Il fallut partir, la petite mission française ramassait ses artistes, la plupart bouillants de quelque chose qui n'était ni la guerre, ni la mort, ni rien de connu. Et qui, vraisemblablement, nous appartenait. Nous n'avions rien vu de Tchernobyl. Ou nous en avons vu assez.

Le sarcophage devant lequel nous avons rendu l'hommage aux morts ? Une levée de tôles. Les barbelés, les checks-points, la milice du Ministère des Urgences ? Le formalisme foutraque de l'après-communisme. Le village, les charrettes, l'alcool ? Une humanité fataliste et chaleureuse. Les envolées du dosimètre ? Une abstraction.

"Si le chiffre avant la virgule n'est pas un zéro, ça y est, tu y es."

Je me suis fait attraper. J'ai quitté la position d'envoyé, d'observateur. D'enregistreur.

J'ai cherché dans mon journal de voyage ce qui m'était arrivé.

J'en ai sorti quarante deux pages : une mosaïque. Et quelqu'un m'a donné l'occasion de les porter sur scène.

Mais cinq minutes avant de quitter le village de Volodarka, Viera nous disait "à l'année prochaine" et nous ne disions pas non, ma femme et moi.

Nous étions contaminés.

1 - Les physiciens parlent de demi-durée de vie des radioéléments : pour cet isotope du plutonium, 24 000 ans sont nécessaires pour que la moitié de l'activité ait disparu. De moitié en moitié, à peu près dix cycles réduisent totalement l'activité.
Le nombre en exposant après le nom de l'élément indique le numéro de l'isotope.



Rétrospectivement, me souvenir que je n'avais, la première fois, pas la moindre idée de la géographie Tchernobylienne est une chose bizarre.

Je ne savais pas où situer le village, où s'arrêtait la zone interdite, comment même nous étions arrivés jusque-là, dans la dynamique collective qui nous avait d'abord conduits.

Préparer le deuxième voyage commençait par une pêche aux cartes. Je trouvais sur le Net une collection de planches militaires au cent millième, je naviguais parmi les photos satellites pour épinglez Volodarka dans le nord de l'Ukraine. La nébuleuse se condensait.

Ce travail cartographique serait le début d'aller-retour, dans ma tête, entre les codes, les astuces de représentation, l'imagerie de notre emprise sur le monde en somme, et le sol parcouru à pied, dans le détail, ou petite route par petite route dans ce pays presque à rebrousse-poil, débarrassé de l'homme par grandes places au gré de la contamination.

La carte des dépôts radioactifs existe. Jeu de taches où la gradation colorée (du blanc crème au rouge intense) dessine un archipel dont le terrain n'a que faire. Le dosimètre seul semblait pouvoir faire le lien tandis que les villageois ne disposaient ni d'appareils ni de cartes.

Ce court séjour de 2007 est celui du géographe amateur. Bottes, gants, masque. 7
 À dix kilomètres de Volodarka, vers le nord, il faut craindre la poussière. Le césium radioactif s'enfonce dans le sol, s'accroche aux racines, circule dans les mycélia, se véhicule dans la chair des sangliers, remonte à l'air par les tranchées, les brûlis, tourbillonne derrière les camions. Comment se protéger de la poussière ? Autant chercher à se protéger du temps qui passe. J'explorais des impasses. Des villages fermés par des troncs, détachés par des fissures : une tectonique à part.

Les portes pendent sur leurs gonds, des murs manquent. Des arbres crèvent les planchers. Le réseau électrique n'a plus de fil : les poteaux ont un air d'avoir baissé les bras. Ce sont les premières images. Et ce n'est pas la guerre. La bande sonore est pleine d'oiseaux, de la respiration sourde du masque, du cliquetis dosimétrique. Je m'enregistre une ou deux fois commenter telle progression prudente dans un champ, avec un ton d'être en terrain miné. La route passe à cent mètres, et les voitures, indifférentes. On aimerait que ça soit illusoire comme les fictions d'enfants.

Je relève des points chauds, les compare à l'archipel de la carte. Je ramasse des échantillons de terre avec une cuillère à soupe. Je téléphone en France pour savoir quoi faire de l'accessoire, sale forcément : "Laissez-le là". Je me demande si la douane est équipée d'un compteur et si les fonctionnaires s'interrogeront sur le contenu de ma boîte qui contient maintenant du césium¹³⁷. Je mesure le filtre à air du fourgon qui me trimballe dans le no man's land. J'imagine le déposer dans une succursale d'Electricité de

France. Quoi faire de ces saletés ? Toute une pratique s'organise, pour ôter les bottes, ôter les gants, ne pas fumer, ne pas manger, relever les vitres et couper la ventilation là, là et là, ces endroits sur la route où le compteur grimpe d'un coup.

Mais tout ce cinéma a souvent l'air de buter dans des vitres : un type à vélo bousculé par le souffle des camions, une mémé coupe à pied par les champs, une charrette et un cheval dans la brousse, un couple à moto, hilare au beau milieu d'une tache.

Un type embourbe sa voiture. On l'aide à pousser. La boue gicle. Il est en costard. Nous sommes en masque. Ça n'a même pas l'air de l'étonner.

Je fais des photos. Pas des photos de photographe. Des photos de collecteur. Avec un sténopé : une boîte à gâteaux percée d'un trou minuscule et de grands morceaux de film. Trois, quatre minutes de pose. Mettre en boîte de la lumière-temps. À défaut d'un déroulé sonore. Qui ne dirait rien (*campagne paisible*). Y a-t-il des outils pour dire quelque chose de Tchernobyl ? Pour la même raison, je filme avec du super8 muet les gens, la terre, un cheval sous la dernière neige d'avril. Et cette image saturée, un peu floue, un peu sale, en dit long sur nos expériences d'anti-touristes ici : nous sommes nos propres cobayes.

8

Dans l'ex-rue principale du village évacué de Bober, une patrouille de gardes-frontières déboule à moto : un fourgon français bloque le passage, un type (bottes, gants, masque) rectifie le calage d'une boîte à gâteaux, chronomètre, relève la latitude, la longitude, mesure au sol la trace de Tchernobyl. Sa femme tricote dans l'habitacle, discute avec une blonde, ukrainienne et interprète. Passeports. Les deux miliciens voudraient nous faire croire que nous n'avons rien à faire là. Ania dit : "pas de barrière, pas de panneau, pas de problème". Et puis louvoie, tout sourire. "Fransouz, photo, dosimètre, carte... Karta ? Da, karta. Voyons ça".

Nos contrôleurs finissent par se marrer. "Bober n'est pas très sale" disent-ils. "Si vous voulez du sale, il faut aller... là". Un doigt sur la carte. Nord-ouest, vingt kilomètres. Rudnia. Rudnia Ossochnia. Mon masque les amuse. "Ferait mieux de protéger ses couilles si Madame veut des enfants" disent-ils en enfourchant la moto.

Je m'en souviens très bien.

"Si le chiffre avant la virgule n'est pas un zéro..."

Bober. 1,50. Quinze fois le bruit de fond de Volodarka¹. Pas grand-chose.

1 - L'unité de mesure de nos appareils portables est le microSievert par heure. Le bruit de fond habituel en milieu non-contaminé oscille entre 0,10 et 0,20. Une dose cumulée de mille microsievert par an (soit effectivement 0,11 par heure) est réputée sans danger

Mais l'empreinte évidente de T.

Rudnia Oossochnia est enclavé en forêt. À l'orée, un panneau mitraillé dut porter les trois triangles nucléaires. Il faut le deviner. 2,50.

On avance. Au pas. Pourquoi ? Puisque ça traverse le plancher. Forêt de pins roux. Des monticules. Je descends. 3,10. Un arbre fait totem sur une butte. 4,50. Une belle tache. Je n'en reviens pas.

Latitude, longitude, commentaire laconique aux micros. Démarre, roule !

Ça redescend. 1,10. Rudnia. Un pont. Grande clairière. Village en bois. Une rivière : la Butcha. Je ne le sais pas. Silence plein d'oiseaux préhistoriques. Je débouche la boîte à gâteaux. J'ai peur.

Je ne sais pas de quoi.

Journal (extrait) :

"Bober est au bord de la route. Sur la route. Il est encore dans le monde des vivants, enclave sale dans le passage des vivants.

À Chevtchenkovo, nous entrons dans le domaine du printemps. C'est d'une beauté qui nous souffle. Mais nous avons mal lu la carte et poursuivons. La route devient forestière : des pins serrés piqués de soleil. Un panneau rouillé signale l'empreinte de Tchernobyl, distant de cinquante kilomètres. Il a dû être peint à la main. Le dosimètre indique 0,80 microSievert/heure au plancher du fourgon. Les filles descendent pisser et reviennent avec les yeux ronds : 2,70 tout de suite. On parle plus vite et plus fort. L'impression que la pression atmosphérique a grimpé.

À droite, il y a ce monticule qui pourrait être un enterrement : tout est plat ici. Ça fait une grosseur sur la peau du sous-bois. Le grand pin tout droit planté dessus est dans un sale état. Ses congénères n'approchent pas. 4,50. L'alarme du dosimètre, réglée pour bipier à 0,30, ergote en continu. J'enregistre. Je lève les pieds pour marcher comme si ça pouvait changer quelque chose : ce ne sont pas des mines. Je porte le masque qui a, deux heures plus tôt, amusé les gardes-frontières : ils s'inquiètent plutôt pour leurs gonades. Ils ont plaisanté là-dessus : "Va à Chevtchenkovo et ta femme n'aura plus besoin de toi".

Nous poursuivons jusqu'à la grande clairière de Rudnia-Oossochnia. Le niveau baisse. Mais nous sommes passés dans la zone de Stalker. Jamais autant qu'ici. Ouvert sur le ciel, dans les bruits d'animaux et le courant de la rivière. Nous sommes des corps étrangers. Nous avons passé la porte, qui est un surcroît de densité et nous sommes dans la poche de quelque chose qui s'est débarrassé de l'homme. J'enregistre et débouche la boîte à gâteaux pour la septième fois. Je porte le masque depuis longtemps, j'ai la peau du visage un peu cuite, je suis fatigué.

0,50 sur le pont en béton au garde-fou scié. C'est bien peu de chose dans l'absolu. Moins que rien si j'éteins le dosimètre. Le garde-fou a été découpé au chalumeau. Les moignons sont oxydés. Un endroit pour la contrebande de métal et les prélèvements. La présence improbable d'un fourgon jaune français. Demi-tour.

Peut-être que les innocents n'ont pas peur ici."

.. / ..



www.tchernobyl.fr

Autant *La Supplication* tente de circonscrire Tchernobyl, autant *Stalker* n'est pas sensé y travailler. Et pour cause : le film d'Andreï Tarkovski a été tourné avant que la centrale n'explose. Mais il suffit d'aller sur le terrain pour prendre conscience que la caméra visionnaire du réalisateur l'a déjà vu, saisi et, probablement, compris. Dès lors, avoir été subjugué par le guide innocent de *Stalker* laissera toujours un doute : comment l'aurais-je regardée, cette zone réelle, si je n'avais pas vu le film avant ?

La réponse ne m'appartient plus.

Et si je n'avais pas lu Alexievitch ? Idem.

Pour y répondre, peut-être, nous ouvrons la maison de Volodarka à d'autres artistes : résidences d'une ou deux semaines, au printemps 2008, avec le souci de multiplier les témoignages. Se confronter au problème invisible, muet, très vert de Tchernobyl. Observer Tchernobyl, se coltiner Tchernobyl, avec toute l'honnêteté possible. "Tchernobserv".

11 Huit personnes s'y succèdent : deux dessinateurs (qui produiront un album en duo), une danseuse (elle prépare un spectacle), un compositeur (en mission pour l'*Atelier de Création Radiophonique* de France-Culture), un musicien (qui improvisera au bandonéon dans la zone et en sortira un disque), une journaliste de *Télérama*, rencontrée à Paris avant de partir et un photographe de Magnum Photos accompagné du directeur éditorial de l'agence. Chacun connaîtra sa tremblante. Et son pendant lumineux, cette chose étrange qui pousse à revenir, à prendre conscience d'une nostalgie en quittant l'Ukraine, quelque chose de l'enfance peut-être, que l'isolement de la zone aurait l'air de faire vibrer par en-dessous. Comment savoir ?

Chacun se fait happer par ses propres failles : silence immense, insectes, vérandas colorées (maisons d'ombre), hiatus du dosimètre, cette rupture du réel, inaccessible à nos sens et pourtant manifestée par l'appareil. Pour l'un, le chant des grenouilles dans l'après-midi tiède, pour l'autre, une écharde dans le doigt, piquée à Pripjat (et son plutonium). Le photographe, habitué des situations de guerre, dira : "Bon Dieu, je préfère les armes à *ce rien du tout* sournois".

Je m'en rends bien compte : ces "épidermites" pourront paraître mièvres.

La "realpolitik" (qui est devenu l'autre nom de la dictature économique) a fait de Tchernobyl un enjeu d'importance. Horreur pour les uns, grain de sable pour les autres, on se jette le pire tout autant que l'édulcoré, on force le trait, on l'affadit. Le résistant dit "ADN monstrueux", l'expert dit "Radiophobie". L'un : "Menteur !", l'autre : "CO₂". Que vaut l'artiste dans cette crispation ?

Sur place, de longues heures sous le masque (assez symbolique), l'absence complète de congénères, l'imposante vision de la vie au travail (en dépit

de nous, morbleu !) nous rendent attentifs à tout. Les montées de tension (dans l'attente de quelque chose qui n'advient pas), l'infléchissement des seuils de sensibilité (dans l'absence de scintillement du monstre sur la peau duquel on marche pourtant) font grand cas de bien des détails personnels, subjugués, retournés : on est assez proche de soi là-dedans et les références de base (les références intimes) flanchent. Les fragilités s'infectent. Il faut déguerpir. Ou respirer bien gentiment.

C'est du moins l'expérience que j'en ai et je l'ai vu chez d'autres.

Cette expérience volontaire de la Zone ne changera rien aux décisions politiques (économiques). Mais l'éprouver assure au petit explorateur (de lui-même) que Tchernobyl n'est pas arrivé par accident, si j'ose dire. Il est arrivé à temps et partout (sauf en France), le message a été entendu, quelques années du moins : par référendum, l'Italie a bloqué son programme de centrales ; en Autriche, recourir au nucléaire est désormais anticonstitutionnel ; les actionnaires américains ont lâché l'affaire : trop risquée.

Marcher sur la terre piquée de césium (probable) conduit à comprendre (dans son ventre) que nous pouvons toucher à tout (nous en avons l'intelligence et les moyens), mais que nous n'en connaissons pas forcément le prix. Un peu l'impression de tester le futur.

Cette année-là -2008-, j'enterre de la bande magnétique. J'enterre des radios dentaires sensibles aux rayons X. J'espère capter la trace de l'énergie qui couve ici. La montrer.

12

Je continue de photographier mon muet avec la petite boîte à gâteaux.

J'enregistre des grosses mouches : elles viennent dinguer contre le camion.

Je fais péter des ballons de baudruche pour capter l'empreinte sonore des sous-bois (une signature utilisable en post-production). Espèce de chasse aux papillons (de Tchernobyl).

C'est le troisième séjour. Ma connaissance de la région s'étale un peu vers le nord-ouest, vers le district de Naroditchi, une ville contaminée que ses habitants refusent d'évacuer.

Pendant quasiment deux mois, j'irai presque tous les jours en forêt. Cette forêt sale, autour de Rudnia, qui n'est fermée par rien.

Un soir, de retour d'une "plantation" de radiogrammes, plutôt que de faire demi-tour nous décidons de poursuivre par la route forestière. Nous traversons Malenki-Minki, Shyshelovka, villages abasourdis, à petite vitesse dans la tranquillité de ce soir du monde.

Nous nous cognons finalement dans un check-point. La zone interdite. La limite arbitraire. Le jeune milicien sort du poste (et de son téléfilm). Je dis "Zona" en montrant son côté de la barrière. Il me montre celui d'où l'on vient : nous y étions, nous ne le savions pas. Ce geste suffit à basculer le monde. Comme une poche de pantalon que l'on retourne. L'anormal et le normal n'ont pas de frontière nette. Je ne l'avais jamais expérimenté aussi cruellement.

J'enregistre Ania, notre interprète, traduire sa maman dans un cimetière de la zone officielle, à l'endroit même où vingt ans plus tôt elles avaient dû revenir vivre : une horreur pour la jeune mère. Ania devait être, alors, la seule gamine à grandir dans le secteur d'exclusion.

Nous visitons la maison de la grand-mère. Les photos de famille sont en plan, les rideaux, les médicaments, les jouets tordent le dedans des visiteurs. Des conserves s'enfoncent dans la poussière des remises. Le puits est balafre d'une inscription rouge. On laissera cent grammes d'alcool sur la tombe de Pépé (on n'a pas évacué les morts, pensez-y). On ne se sert pas de fourchette au cimetière (pour ne pas risquer de piquer les esprits). On laisse la porte ouverte dans les maisons vidées pour que nos arrières circulent à l'aise.

On se laisse aller au sentiment dans la banlieue de Tchernobyl, je ne sais pas pourquoi.

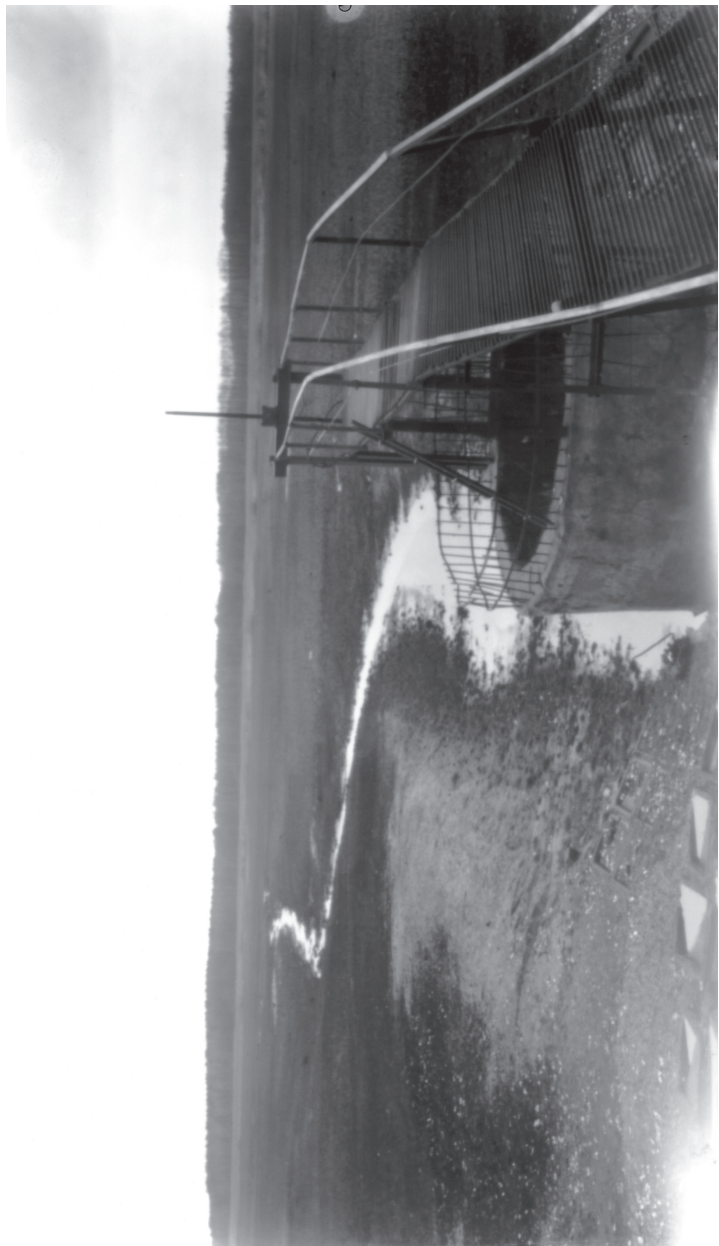
Dans mes archives sonores de cette année-là, un dossier s'intitule "prises de son conscientes". C'est un peu prétentieux.

Ce titre évoque les heures passées en forêt pendant lesquelles, avec une attention extrême, je remplis l'enregistreur d'ambiances toutes bêtes. Il ne se passe rien : guère d'événements macroscopiques. Je me laisse noyer dans le détail infime du bruissement de la zone. J'enregistre avec un gain élevé et, à cette sensibilité, le moindre frottis de vêtement et jusqu'à ma respiration trahissent immanquablement ma présence. Les pieds campés, j'apprends à disparaître.

13

Après l'activisme des semaines précédentes, cette nouvelle attitude (ne pas broncher) est un pas supplémentaire : régler sa trouille, faire tomber la tension, refuser de répondre à l'impulsion de tourner la tête quand une branche casse quelque part, pas très loin. Vu d'ici, ça n'a l'air de rien. Mais retraverser vingt kilomètres de forêt post-humaine, le soir pour rentrer chez les bipèdes, est une expérience unique.

Ça deviendra mon cap pour l'année suivante : entrer dans le corps du muet.



À force de parcourir l'archipel de la zone, de s'y faire bousculer -je parle de ce yoyo psychique qui nous promène d'un pôle à l'autre, du sentiment de grand calme à l'impulsion de fuir-, on finit par se demander si nous n'aurions pas quelque capacité secrète à sentir la radioactivité. On la prête aux animaux. Qu'est-ce qui nous bouscule là-dedans ? Autosuggestion ? Autofiction ? Radiophobie, comme le suggère certaines autorités pour expliquer les troubles des populations exposées ? Rien ne répond à nos questions. La Zone est un nouveau pan du réel, une entité hors normes. On est tenté de lui conférer un semblant de personnalité. On aimerait qu'elle parle. Ou, à défaut, que son mutisme soit le résultat d'une intention. À tout prendre, on aimerait mieux, oui, qu'elle ait l'intention de se taire. Ce serait encore une forme de relation. Mais non, rien. Nous sommes des intrus ici. Des corpuscules étrangers, doués d'un peu de conscience. La nature de la Nature a changé ici. Il n'est pas question de s'asseoir dans l'herbe. Ou, du moins, s'asseoir est le résultat d'une curieuse décision. Le pays où l'on ne s'assoit pas.

À la réflexion, il est aisé de comprendre qu'errer dans des villages fantômes, avec un masque sur le visage et les mains gantées, sous la conduite d'un appareil stressant, conditionne le visiteur à s'émouvoir facilement.

15 Excès de sensiblerie ? Devrait-on s'en remettre à l'idée que l'artiste est instable ?

Je rêve d'emmener ici quelques-uns de nos décisionnaires, de les y laisser mijoter deux trois jours, seuls avec leurs convictions, leurs certitudes.

En diraient-ils quelque chose ?

Mais il faut bien avancer et puisque nous voulons continuer d'observer les conséquences de la nouveauté de Tchernobyl, nous organisons dans l'été 2009 une deuxième résidence. Ce seront sept semaines d'étincelages divers, de crises personnelles, d'urticaires. Aux artistes (dessinateur, vidéastes, photographes, écrivains) se joignent deux programmeurs culturels qui ont prévu d'inviter leurs publics à se coltiner Tchernobyl.

En France, le mot fait peur. Il dresse un mur fantasmagique. On le brandit pour tenter de contrer la machine d'état, obnubilée par la contrainte économique et l'angoisse énergétique. On commémore l'événement pour résister (un peu) à l'emballement du système. Une élue russe a dit : "le plus grave polluant que l'accident de Tchernobyl a répandu est le mensonge⁸⁶". Il évoque l'échec de l'homme dans ce que sa dynamique de dépassement continu peut avoir de vain et d'arrogant. Alors, bien sûr, aller à Tchernobyl, pourrait faire l'effet d'une virée morbide au pavillon des incurables. No man's land sec.

La réalité est plus troublante. La terre a l'air indemne. Il faut l'arpenter vingt minutes pour sentir à quel point elle nous est étrangère. Il faut l'arpenter

longtemps pour commencer à voir par quels impossibles cette réalité nous échappe : la conscience n'est pas prête. Notre espèce n'a eu que l'idée de l'Enfer pour s'entraîner au péril différé : les épidémies microbiennes, presque aussi mystérieuses, frappaient sans délai.

Les autochtones, moyennant quelques arrangements personnels (Dieu, l'habitude, la vodka me protègent), paraissent, en bordure de la zone, s'être fait une sorte de raison. Ont-ils le choix ? Une économie souterraine s'organise : bois, métal, chasse. Que sais-je encore ? Il faut bien vivre.

Convaincu pour ma part que ce singulier doit nous enseigner quelque chose, pour témoigner de la Zone je finis par ôter l'étiquette. Le mot de Tchernobyl ne devrait pas être un épouvantail. Ce sera par son initiale que je nommerai la prochaine collecte, qui sera sonore : "L'île de T".

Autant pour me déconditionner que pour me taire moi-même, j'irai cette année-là sans masque, sans botte et le dosimètre éteint.

Je quitte la route forestière, je m'enfonce dans les bois.

Je n'ai pas l'intention de me mettre en danger. Plutôt celle de me mettre en sourdine. Je reprends la posture immobile de l'écouteur attentif, un casque stéréo sur la tête branché sur des micros très sensibles. J'écoute. Je fais souche vingt minutes, sans bouger d'un pouce. Je respire la bouche ouverte pour que la vitesse de l'air ne fasse pas de bruit. Rien ne se passe, que le foisonnement de la vie minuscule. Grattements d'insectes, chutes de branches, vagues de vent dans les sommets, trilles d'oiseaux, courses de trucs dans les feuilles. Coups de feu dans le très lointain. Je crains moins la poussière que mes propres gamberges. Je m'applique à les faire taire. Une bande de loups a attaqué un village : ce n'est pas très simple à oublier.

Je n'oublie pas que je suis de l'espèce ambitieuse, *homo sapiens*, par qui, un quart de siècle en arrière, une neige invisible s'est déposée et nous a foutus dehors. D'aucuns diraient que le danger n'est pas si grand. Il grandit lentement dans le secret des génomes. Je l'appelle neige parce qu'il faut bien des images et je finis par la voir, à force, descendre avec le bagage de son temps considérable, s'immiscer non seulement dans le vivant mais dans l'avenir du vivant, de descendance en descendance. Simplement parce que les infimes boulets de canon de cette énergie secrète fatiguent, à la longue, jusqu'à la dernière stratégie de réparation. Il paraît qu'une certaine bactérie résiste. Il paraît que les virus, les fourmis, les arbres mêmes résistent mieux que les grands évolués mammifères.

J'avance dans les bois, vers des prétextes, à quelques heures de marche. Je ne suis pas amer. Je comprends qu'il manque à tout ça des mots. Et que nous étions là pour les dire.

Je finis par passer une nuit sur la rivière qui m'avait fait peur deux ans plus tôt. Depuis quand quelqu'un n'a pas rêvé ici ?



2010

Cette année, nous partons durant l'hiver, à deux.

À Volodarka, tout est sous la neige.

Viera nous invite au mariage de son fils, celui qui est revenu de l'armée. La mariée est très enceinte et il est temps.

Vassia tue le cochon.

J'achète un costume au marché.

Les invités dansent sur la glace de la cour.

Toasts de gnôle.

Le thermomètre a frôlé moins trente. On ne pensait pas que les Français viendraient par ce temps-là.

Toasts de gnôle.

Les routes secondaires ont disparu. Celle de la forêt n'a pas l'air d'avoir existé.

Morgane chante sans accent, fait pleurer les grands-mères.

Mange quelque chose, *Paskal* !

Da, da...

Je reprends des patates (elles ont poussé sans chimie, mon frère).

18

Photographies au sténopé, par l'auteur © 2007

Reportages sensibles et carnets de voyage sur www.tchernobyl.fr
("nous y sommes, vous y êtes").

Conception graphique : Arnaud Gautron.

À lire :

Svetlana Alexievitch, *La Supplication*, J.C. Lattès.

À voir :

- *30HA*, s'exposer à l'inconnu, exposition (sténopés, texte, sons),
- *Un jour par terre*, film super8,
- *Mort de rien, 42x42 secondes autour de Tchernobyl*, spectacle.
- *L'île de T.*, spectacle sonore.

Pascal Rueff, 45 ans, est ingénieur du son et poète.

Fondateur de Tchernobserv, qui aide à l'organisation de résidences d'artistes en banlieue de Tchernobyl, il travaille aujourd'hui à témoigner des conséquences humaines de la catastrophe de 1986 par différents moyens sensibles (photo sténopé, film super8, poésie et slam, son binaural).